

Quelques souvenirs sur Jan Michalski

par [Jerzy Lukaszewski](#)

Je suis heureux de vous rencontrer et de partager avec vous quelques souvenirs personnels de Jan Michalski, dont la mémoire vit non seulement dans nos esprits mais également dans son œuvre et vivra dans la Fondation qui est en train de prendre forme.

J'ai fait la connaissance de Jan bien avant sa rencontre avec celle qui devait devenir son épouse. C'était il y a exactement trente ans. A l'époque j'étais recteur du Collège d'Europe, une institution académique créée en 1949 à Bruges pour préparer des diplômés d'université à l'exercice de responsabilités dans les domaines ayant trait à l'Europe, tant dans le secteur public que dans le privé.

Les étudiants de l'Europe de l'Est - à l'exception de quelques réfugiés du temps de la Guerre et de l'immédiat après-guerre - ne participaient pas à la vie et aux activités du Collège pendant le premier quart de siècle de son existence. Prenant mes fonctions en 1972, je me suis fixé comme l'un de mes objectifs l'intégration de quelques-uns de ces étudiants dans chaque promotion du Collège. D'une part, je me rappelais le sentiment de bonheur que j'avais moi-même ressenti en quittant la cage communiste, pendant le bref dégel poststalinien, pour aller étudier aux Etats-Unis. D'autre part - et ceci est plus important - j'ai toujours cru que le communisme s'effondrerait tôt ou tard et que les pays de l'Europe de l'Est auraient alors besoin de gens possédant une bonne connaissance des problèmes et des mécanismes de l'intégration réalisée en Europe de l'Ouest.

L'opération était difficile à réaliser. En outre, elle comportait des risques et j'en étais conscient. Mais c'est un problème sur lequel je ne m'attarderai pas ce soir. L'essentiel est qu'en automne 1978, trois jeunes universitaires polonais sont finalement arrivés à Bruges et ont été intégrés dans la Promotion [Paul-Henri Spaak du Collège d'Europe](#). Deux d'entre eux donnaient d'abord l'impression d'être peu adaptés à leur nouvel environnement humain et intellectuel, plutôt raides et évitant tout contact avec moi. Le troisième, en revanche, semblait plus à l'aise, plus spontané et plus confiant. C'était Jan Michalski. Le fait d'avoir passé l'année précédente à la London School of Economics jouait peut-être un certain rôle dans sa façon d'être. Mais l'essentiel résidait, me semble-t-il, dans son caractère et ses convictions bien affirmées.

Au début de l'année académique, je recevais tous les étudiants pour un entretien en tête-à-tête. Déjà lors de cette première conversation, Jan paraissait détendu, parlait librement de ses études précédentes et de ses objectifs, partageait volontiers avec moi les impressions que lui donnaient le

Collège, son programme et son atmosphère. Cette première prise de contact fut suivie de plusieurs autres entretiens. J'ai senti qu'il avait confiance en moi et qu'il avait besoin de s'ouvrir. Il ne fallut pas beaucoup de temps pour qu'il me parle de ses proches et surtout de sa mère - Polonaise de l'Ukraine soviétique - qui, par miracle, a survécu à l'apocalypse de la grande famine des années 1930 et a la déportation au Kazakhstan.

Il me parlait aussi du climat patriotique et rigoureusement anticommuniste de son foyer familial et m'a fait part de ce qu'on lui avait dit sur le Collège d'Europe et sur moi-même au bureau de police en lui remettant son passeport.

C'était encore l'époque de la guerre froide. Moscou et ses alliés combattaient l'intégration de l'Europe occidentale par tous les moyens à leur disposition (dans l'optique du Kremlin, une juxtaposition chaotique d'Etats soi-disant « souverains » paraissait être une proie plus facile qu'une Europe unie et organisée). Ainsi, on avait présenté le Collège à Jan comme un rouage de la grande machine de lutte contre « le camp de la paix et du progrès », comme une fabrique de la néfaste idéologie européenne et comme une pépinière de la non moins néfaste bureaucratie bruxelloise.

Le recteur à son tour avait été dépeint comme un ennemi juré du « socialisme » - quelqu'un qui avait vendu son âme à « l'impérialisme ». Il fallait donc regarder scrupuleusement tout ce qui se passait au Collège, observer attentivement le recteur et - bien sûr - transmettre, après le retour au pays, ce trésor d'informations aux soi-disant « autorités compétentes ». Celles-ci étaient, de toute évidence, très soucieuses d'obtenir sur le Collège autant d'informations de première main que possible.

Ce récit était intéressant et instructif, mais ne m'a pas surpris outre mesure. J'avais ma propre expérience de la dictature communiste, de sa bêtise et de son caractère pervers.

Toutefois, mes conversations avec Jan m'ont apporté quelque chose de plus important - le sentiment de pouvoir lui faire confiance, accompagné d'une vive sympathie. Celle-ci a survécu au départ de Jan du Collège.

Nous avons maintenu le contact et j'ai suivi avec beaucoup d'intérêt et d'admiration l'œuvre que Jan et Vera ont entrepris, en créant en 1986 la maison d'édition *Noir sur Blanc*. Ils se sont attachés à construire des ponts par-dessus le gouffre qui séparait les deux moitiés de l'Europe, depuis la Seconde Guerre mondiale, et cela avant que le mouvement de « Solidarité » ne balaie la dictature communiste en Pologne et que le mur ne tombe à Berlin. Je n'hésite pas à dire qu'ils ont contribué à préparer ces grands événements - à leur manière -, d'une façon modeste certes, mais réelle et efficace.

Faut-il rappeler que - vus de l'Ouest - les pays d'Europe centrale étaient devenus une autre planète

pendant les quatre décennies d'isolement force et de régime communiste : une planète lointaine, étrange et étrangère, incompréhensible et angoissante.

Or, ces pays ont en réalité puisé aux mêmes sources et vécu au même rythme que ceux de l'Ouest européen. S'y sont succédés la christianisation et le féodalisme, l'Humanisme, la Réforme et la Contre-réforme, les Lumières et le romantisme, le gothique et le baroque, le socialisme et le nationalisme... Mais tout ceci a été en quelque sorte caché par la chape de plomb du totalitarisme communiste. Les belles villes de Prague ou de Cracovie, géographiquement beaucoup plus proches de Lausanne que Londres, Copenhague ou Madrid, étaient devenues de lointaines «villes de l'Est», anonymes et dépourvues de tout éclat.

Cependant, sous cette chape de plomb coulait la vie et dans la confrontation quotidienne avec l'oppression, le cynisme et le mensonge, des hommes - bien plus nombreux que l'on ne se l'imaginait à l'Ouest - luttèrent pour sauvegarder la dignité et l'indépendance d'esprit, pour défendre la vérité, pour préserver le sens des mots et le trésor de la langue que le jargon de la propagande ne cessait pas de défigurer et d'avilir. Sous cette carapace, perduraient les talents et le courage, naissaient des œuvres dignes d'attention, touchant à l'essentiel de l'existence humaine, dans toutes les formes de l'écriture : romans, poésie, théâtre, souvenirs, histoire, philosophie, politique, satire et j'en passe.

Jan a eu l'intuition d'ouvrir une sorte de brèche dans le mur isolant cette «autre» Europe, de présenter des témoignages de la vie intellectuelle et artistique de celle-ci aux lecteurs francophones de l'Occident – témoignages souvent surprenants par leur profondeur et leur signification universelle. Tout naturellement, étant donné les origines de Jan, les traductions du polonais ont occupé une place de choix dans la première phase de l'activité de *Noir sur Blanc*. Mais elles ont été rapidement suivies par des traductions du russe, du hongrois, du roumain, du serbo-croate, de l'hébreu et j'en oublie certainement.

Après les bouleversements de 1989, dès que les barrières entre les deux moitiés de l'Europe sont tombées, Jan et Vera se sont également appliqués à mettre à la disposition du public cultivé des anciens pays communistes des livres qui faisaient partie de l'agenda culturel de l'Occident à la fin du XXème et au début du XXIème siècle. Ils ont ainsi très efficacement répondu à une soif des gens dans les anciens pays communistes - soif de tout ce qui faisait la vie de l'Europe de l'Ouest et de l'Amérique.

L'œuvre de Jan et de Vera correspondait bien à la situation et aux exigences du temps. En partant de Montricher, *Noir sur Blanc* a acquis des têtes de pont à Lausanne, à Paris et à Varsovie. Bientôt après, plusieurs maisons d'édition - dont certaines bien importantes et bien connues - se sont greffées, ou plutôt ont été greffées, sur le tronc de *Noir sur Blanc*.

L'œuvre à laquelle Jan s'adonnait avec énormément de conviction, de passion et d'amour, a pris de très grandes dimensions. Elle compte aujourd'hui à l'échelle de l'Europe. Il suffit de prendre l'un ou l'autre catalogue de la Maison pour s'en convaincre. Jan était très exigeant dans le choix des textes à publier, mais veillait aussi à ce que les volumes sortant des presses puissent véritablement être appelés de « beaux livres ». Cette tradition vit toujours dans la grande maison internationale dont Vera Michalski est aujourd'hui l'âme et la force.

Mes relations personnelles avec Jan se sont resserrées quand j'étais ambassadeur de la nouvelle Pologne en France, c'est-à-dire entre 1990 et 1996. De temps en temps, il venait à l'Ambassade pour me parler de son travail et de ses projets, pour me demander conseil, pour mieux éclairer un problème qui l'intéressait. Mais parfois, j'avais l'impression qu'il souhaitait tout simplement bavarder un moment en polonais et évoquer des références communes.

Ayant alors la possibilité de suivre de plus près le travail de Jan et de Vera et de me rendre compte de son importance, j'ai demandé au Président de la République de Pologne de leur accorder une haute distinction. Le Président a accédé à ma requête et j'ai eu la joie de leur remettre cette décoration à l'Ambassade de Pologne à Paris, en présence de leurs proches venus de différents pays d'Europe. Cet acte avait dans mon esprit la signification d'une grande reconnaissance et d'un chaleureux encouragement.

J'aurais tant voulu que Jan continue, amplifie et perfectionne son œuvre pendant de longues années. La nouvelle de sa disparition, que Vera m'a annoncée par téléphone, m'a littéralement foudroyé. En pensant à lui aujourd'hui, je suis heureux que son travail soit poursuivi, grâce à la volonté et au dévouement de Vera, et que sa mémoire reste vivante grâce à la Fondation Jan Michalski, qui est en train de naître et qui sera - je n'en doute pas - une grande et belle réussite.

Qu'il me soit permis de remercier chaleureusement et de féliciter Vera d'avoir conçu l'idée de la Fondation et d'en avoir jeté les bases.

Montricher, 9 novembre 2007